

Recherches sociographiques



Jocelyn LÉTOURNEAU (dir.), avec la collaboration de Roger BERNARD, *La question identitaire au Canada francophone. Récits, parcours, enjeux, hors-lieux*

Linda Cardinal

Volume 37, Number 1, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057014ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057014ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cardinal, L. (1996). Review of [Jocelyn LÉTOURNEAU (dir.), avec la collaboration de Roger BERNARD, *La question identitaire au Canada francophone. Récits, parcours, enjeux, hors-lieux*]. *Recherches sociographiques*, 37(1), 147–150. <https://doi.org/10.7202/057014ar>

COMPTES RENDUS

Jocelyn LÉTOURNEAU (dir.), avec la collaboration de Roger BERNARD, *La question identitaire au Canada francophone. Récits, parcours, enjeux, hors-lieux*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1994, 289 p.

Ce livre réunit une série d'articles colligés à la suite du troisième colloque de la Chaire pour le développement et la recherche sur la culture d'expression française en Amérique du Nord (CEFAN) sur le thème de l'identité au Canada francophone. Les textes ont été regroupés sous quatre rubriques : récits, parcours, enjeu, hors-lieux et accompagnés d'une présentation fort intéressante de Jocelyn Létourneau, dans laquelle il énonce les orientations et objectifs du colloque. La question principale dont les participants avaient à débattre était la suivante : « Dans ce contexte d'éclatement par le haut et par le bas des États-nations, comment se pose la question de l'identité ? » (p. VIII). Selon Létourneau, le Canada serait un cas particulier de « ce phénomène troublant ».

Trois axes de réflexion ont été privilégiés pour répondre à cette question : un premier visait à faire ressortir la réalité de l'identité comme construction sociale à partir des expériences de la francophonie canadienne ; un deuxième, à montrer que l'identité est une réalité incontournable qu'il faut tenter de mieux comprendre ; un troisième, à examiner les conditions de production de l'identité collective à l'heure de l'immigration, de la réconciliation entre citoyeneté, nationalité et ethnicité et de l'hétérogénéité (p. XI).

La première partie, « récits », comprend cinq textes qui tentent d'analyser les fondements de l'identité en milieu francophone non québécois. Soulignons le travail de Patrick D. CLARKE sur le récit et la mémoire en Acadie, où il présente très clairement le rôle de l'historiographie dans l'avènement du nationalisme acadien. Le texte de François PARÉ retrace aussi brillamment « les origines de l'institution littéraire franco-ontarienne et son rapport à la construction identitaire des Franco-Ontariens ». Ces articles montrent avec clarté les lieux d'origine de ces deux parcours différents, notamment leur enracinement dans la mémoire populaire. Ils témoignent aussi du rapport difficile entre le peuple et l'élite, surtout en Ontario où, selon Paré, les acteurs de l'identité franco-ontarienne auraient refusé la pensée abstraite. Et Paré commente avec raison : « Quelle culture, même la plus mortellement brimée, la plus cruellement déchirée, peut se glorifier de son refus de penser et de se penser comme discours ? » (p. 58). Suivent les articles de Raymond M. HÉBERT, « Essai sur l'identité franco-manitobaine », pour ceux qui aiment les prises de positions radicales par rapport au Québec, et de Paul DUBÉ, « Je est un

autre... et l'autre est moi. Essai sur l'identité franco-albertaine », dont les analyses font preuve d'une saine distance à l'égard de sa communauté et d'un réalisme indiqué en ce qui concerne l'identité franco-albertaine. D'une part, ces textes montrent que les francophones hors Québec sont torturés par le Québec et son indifférence en même temps que par le fait qu'ils ne peuvent se retrouver avec lui sur un même pied. D'autre part, cette première partie montre la difficulté des francophones à l'ouest du Québec de se penser, de prendre la parole. Les francophones jasant entre eux, ils prononcent des mots, mais produisent-ils un discours, se pensent-ils dans le discours? Est-ce parce qu'ils ont laissé à une élite et à des instances gouvernementales le monopole de la parole sur eux-mêmes? Soulignons aussi les écarts intéressants entre les textes. Si pour Paré, la marge tue, pour Hébert être minoritaire libère. Autant de propos qui révèlent la complexité (le complexe) du minoritaire. Pour terminer la section, le texte de Nicholas VAN SCHENDEL nous fait parcourir un autre sentier, celui de « l'histoire oubliée de la canadianté ». Il tente de retracer la rencontre du Français-Autochtone, du Sauvage Blanc dans l'espace et le temps de la canadianté.

La section suivante, « parcours », regroupe quatre articles dans lesquels les auteurs témoignent de leur vie au Canada et au Québec. Marie MOSER, écrivaine d'Edmonton, présente son parcours personnel et familial dans un article intitulé « Parcours pluriel. Quatre-vingt-quatorze ans dans l'Ouest ». L'auteure du très beau livre *Courtepointe* se présente comme une Canadienne française qui veut vivre en Alberta en contact avec d'autres cultures sans jamais oublier ses racines. Favorisant plutôt le déracinement, Fernande GRONDIN retrace son parcours dans un très court texte, « Errances d'une perpétuelle étrangère ». Elle y affirme que « l'image de l'étranger, est notre seul lien identitaire parce que le lieu (réel) que nous cherchons est une illusion » (p. 138). Uli LOCHER propose un portrait sociologique de l'immigré à partir également de son expérience qu'il résume bien dans le titre de son article, « Le plaisir de vivre les contradictions ». Locher est optimiste face au brassage culturel en cours au Québec et au Canada. Selon lui, « en nous faisant une "existence" neuve, une peau neuve, une identité neuve, nous aidons à faire un pays neuf. Car, pour le pays, ce qui se passe aux marges est devenu central ». Pour sa part, Roger BERNARD, dans « Du social à l'individuel : naissance d'une identité bilingue », vise à montrer les pièges ou les effets pervers du métissage culturel dans le cas franco-ontarien. Bernard se penche sur les effets de la bilinguisation sur les Franco-Ontariens. Alors que le développement de la personne suppose, comme nous le rappelle Bernard, « un enracinement dans une culture originelle », le bilinguisme qui fait du français une langue seconde et de l'anglais une langue première a pour conséquence d'embrouiller les choses. Le malaise de vivre une francité hors contexte pour ne pas dire hors jeu montre jusqu'à quel point la quête d'identité en milieu minoritaire peut faire mal, alors qu'en contexte québécois elle rendrait possible une certaine légèreté que représente bien le texte de Locher. L'écart entre le Québec et les francophones vivant à l'extérieur du Québec est important en plus de faire apparaître les trajectoires individuelles de chacun dans toute leur complexité. Les uns recherchent l'unité, les autres semblent préférer le sentiment d'étrangeté. Il n'y a peut-être pas lieu de trancher la question mais plutôt d'approfondir l'analyse de la traduction, sociologique et politique, des aspirations des uns et des autres. C'est ce que tentent de faire les auteurs de la section suivante, « enjeux », laquelle regroupe quatre textes.

Amaryll CHANADY, dans un article intitulé « L'ouverture à l'Autre. Immigration, inter-pénétration culturelle et mondialisation des perspectives », tente une remise en cause de la notion d'identité et s'interroge d'emblée sur l'ouverture à l'Autre. Chanady propose « de sortir de la polarisation, qui constitue une fausse contradiction : multiculturalisme d'une part et iden-

tité nationale de l'autre». Ce texte polémique intéressera tous ceux et celles qui veulent penser la nation à partir d'un vocabulaire dédouané de l'ethnicisme, celui de «l'hétérogénéité polymodale et dynamique», une expression un peu prétentieuse que nous traduisons plus simplement — si nous avons bien compris — par le projet de voir les sociétés contemporaines encourager l'échange entre les identités particulières sans que cela ne remette en cause les entités politiques plus larges.

Jane JENSON propose un article sur le thème «Refus de la dualité. Nouvelles revendications de la citoyenneté au Canada». Elle montre comment la citoyenneté canadienne telle que définie depuis la Seconde Guerre mondiale, en fonction des principes classiques du libéralisme, était de nature dualiste de façon à accommoder la réalité anglophone et francophone du Canada, notamment celle des individus. Or, selon Jenson, cette réalité est contestée par les néo-nationalistes québécois et le mouvement nationaliste des peuples des premières nations depuis les années 1960. Plus récemment, c'est aussi le paradigme national qui devient l'objet d'une contestation importante de la part des tenants de l'équité, notamment les groupes de femmes, de minorité visibles, des handicapés et ainsi de suite. Selon Jenson, cette situation montre que «l'élément le plus important de la politique contemporaine est la critique des formes traditionnelles de gouverner [...] et la mobilisation générale afin d'engendrer des pratiques démocratiques pertinentes» (p. 211). Ainsi, Jenson relie la question de l'identité à celle de la citoyenneté même si on ne sait plus trop dans quel cadre politique cela a lieu. Chose certaine, dans le cas du Québec, le cadre dans lequel on peut parler de citoyenneté doit nous amener à «sortir de l'ethnicité». C'est ce que nous propose Régine ROBIN dans un texte puissant intitulé «Défaire les identités fétiches». Robin revendique son statut d'écrivain plus que tout car il lui permet d'être hors lieu, «le seul lieu qui permette de défaire par l'écriture les identités fétiches et le fétichisme de l'identité» (p. 239). Pour clore cette section, Walter MOSER nous fait part d'un très beau texte sur l'identité au Brésil, «L'anthropophage et le héros sans caractère : deux figures de la critique de l'identité», dans lequel il s'interroge aussi sur l'altérité et l'hétérogénéité.

La dernière section, «hors-lieux», n'accueillera qu'un texte, celui d'Herménégilde CHIASSON «Trente identités sur un nombre illimité». L'identité n'y est plus en rapport à l'étranger mais plutôt un hors lieu, à l'instar des propos de Régine Robin. Chiasson se définit cependant comme une personne qui serait devenue avec le temps, «un praticien et de moins en moins un théoricien». Inspiré par la mouvance postmoderne, il nous propose le récit d'un parcours inédit dans lequel il présente trente moments de la vie qui permettent de vider l'identité de ses repères trop certains d'eux-mêmes. D'où la dernière phrase de son texte, «L'identité du peuple acadien passe-t-elle nécessairement par son folklore pour que l'Acadie accède à son destin?». Manifestement, on peut se demander si Chiasson n'a pas déjà répondu à sa question.

Le livre que nous venons de présenter propose une série de questions très actuelles et pertinentes, communes à un ensemble d'écrits qui occupent présentement la scène intellectuelle au Québec, au Canada et ailleurs. Il ouvre un espace dans lequel des témoignages, des articles polémiques, des présentations de travaux de recherche se recoupent et s'alimentent. Le lecteur y trouvera matière à réflexion bien que l'unité du propos n'apparaisse pas toujours de façon très évidente. Nous avons souligné à plusieurs reprises le décalage entre les discours. On sent un écart théorique et politique important entre les analyses, celles qui viennent des milieux francophones hors Québec par rapport à celles qui sont formulées dans la mouvance

des débats sur l'identité au Québec. Soulignons aussi l'absence de contributions de Québécois dits de souche par opposition à l'apport de francophones hors Québec, essentiellement des hommes blancs de la génération des *baby-boomers*. Loin de nous le désir de brandir le spectre de la rectitude politique, sauf qu'il était difficile de ne pas constater le jeu de la représentation à l'œuvre dans le débat sur l'identité francophone.

Dernière remarque: si nous acceptons l'idée selon laquelle sur le plan de la pratique, la question de l'identité fait aussi appel au dialogue, pourra-t-elle devenir autre chose qu'une préoccupation d'universitaires bienveillants à la façon dont on vit la fragmentation au Canada, c'est-à-dire de façon repliée sur soi-même? Notre démocratie prend une orientation autoritaire due à un interventionnisme peu éclairé qui ne nous rend guère optimiste. *La question identitaire au Canada francophone*, sous la direction de Jocelyn Létourneau, est un mélange important d'articles qui portent à réfléchir. On ne peut qu'encourager la CEFAN à continuer son travail sous cet éclairage.

Linda CARDINAL

Département de sociologie,
Université d'Ottawa.

Denis MONIÈRE et Jean H. GUAY, *La bataille du Québec. Premier épisode: les élections fédérales de 1993*, Fides, 1994, 193 p.

Dans *La bataille de Québec. Premier épisode: les élections fédérales de 1993* Denis Monière et Jean H. Guay nous présentent le fruit de leurs travaux sur différentes facettes de la campagne électorale et le vote des Québécois. Les auteurs pensent que l'élection de 1993 peut être considérée comme la première pièce d'une trilogie, la deuxième ayant été la victoire du Parti québécois en 1994, alors que le référendum de 1995 en constitue la dernière.

La bataille du Québec n'est pas une synthèse de la dynamique de la campagne électorale fédérale de 1993. L'ouvrage est en fait constitué d'une série d'analyses pertinentes et rigoureuses du déroulement de la campagne (chapitre 1), de la couverture médiatique (chapitre 2), du contenu du débat en français des chefs (chapitre 3) et de ses effets sur l'auditoire (chapitre 4). Le chapitre 5 quant à lui évalue la publicité électorale et le chapitre 6 est une analyse des résultats électoraux au Québec. Chaque chapitre indique brièvement mais très clairement l'état des recherches en science politique dans les domaines pertinents.

L'analyse de la couverture médiatique cherchait à déterminer qui, des médias ou des partis, contrôlaient l'agenda médiatique, s'il y avait un biais systématique pouvant affecter un des partis et si les activités des chefs dominaient comme à l'habitude la couverture médiatique. Les résultats de l'analyse révèlent de légers déséquilibres qui ont fait que le Bloc québécois était couvert plus tardivement dans les bulletins de nouvelles et que les reportages sur le Parti conservateur étaient plus négatifs, mais que ceux-ci n'étaient toutefois pas attribuables à un biais systématique de la part des médias, mais plutôt à « la position respective des partis » qui ont, somme toute, contrôlé l'ordre du jour.

L'analyse lexicologique des discours qui tenait compte du temps de parole, du débit, du vocabulaire et du rapport à l'adversaire démontre que si Lucien Bouchard était le meilleur orateur, Jean Chrétien a quand même su fort bien tirer son épingle du jeu. La comparaison